

Christian Rizzo s'inscrit dans la mémoire du geste

DANSE Le chorégraphe expose, aux Magasins généraux de Pantin, en Seine-Saint-Denis, des traces et des indices de ce que des corps ont dûment travaillé.

Christian Rizzo orchestre une « assemblée des gestes » aux Magasins généraux de Pantin, dans le cadre hors les murs du Centre national de la danse (CND). Ce n'est pas une exposition au sens classique, plutôt un champ de traces, où ce qui a eu lieu persiste sans se montrer.

Rizzo, chorégraphe inclassable, a quitté le CCN de Montpellier en 2024, après neuf ans de mandat. Il vit désormais entre Toulouse et un hameau pyrénéen de cinq habitants. « *Migration amoureuse d'un territoire* », nous confie-t-il. Il y respire, dérive, poétise « *pour rendre acceptable le reste* ». Tout est là, dans sa manière de tenir face au monde, en déplaçant le regard.

Avec la commissaire Anne-Laure Lestage, il a réuni cinq artistes ou duo d'artistes. Pas d'effet de signature, mais une ligne claire dans la mise en valeur d'un geste ordinaire répété jusqu'à l'usure. Ici, des coquilles de noix jonchent une table ; en fond, le bruit sec du casse-noix (*les Mondailles*, de Deborah Bron et Camille Sevez). Le terme est issu de la tradition rurale des villageois qui se retrouvent pour casser des noix en automne ; mémoire d'un travail partagé. Plus loin, les brins d'osier de Clara Denidet (*la Part inouïe*) dressent la partition d'un

Dolatyari), une construction précaire de poutres et d'échelles, de pneus et autres matériaux pauvres (*L'instant n'a que nos gestes*, de Jordi Galí) : autant de formes qui portent encore l'empreinte de l'action. Casser, assembler, jouer, coudre, marcher. Les corps, eux, ont disparu.

« J'AIME L'IDÉE DE SUSPENSION »

Rizzo opère un déplacement net. Lui qui a toujours été plus près des arts plastiques que du corps performant, surtout depuis *À l'ombre d'un vaste détail, hors tempête* (2025), a changé. Plus de silhouettes en désarroi, quand on dansait, souvent chez lui, dos au public dans un noir de nuit. Sur place, le geste est hors champ. Visible en vidéo, absent dans l'espace. L'exposition s'ouvre quand il s'arrête. Restent des fragments, des reliques, non un manque, seule une tension, celle du geste

donc, arraché à sa fonction. Une coquille ouverte n'est pas un déchet, mais un indice.

« *J'aime l'idée de suspension* », nous souffle Rizzo à l'oreille. Le mot tient l'ensemble. Le mouvement est suspendu, pas le sens, car dans ce vide affleure une polémique du regard qui fait apparaître ce qui, d'ordinaire, disparaît dans le résultat : le travail, le temps, les actes anonymes sans signature.

Aucune nostalgie ici, plus de fétichisation, juste l'obstination de fixer ce qui reste quand tout s'est retiré. Rizzo travaille sur ce hors-champ. Et aime cette phrase de Claude Régy : « *Quelqu'un va venir.* » ■

MURIEL STEINMETZ

« Une assemblée des gestes (épisode 1) », jusqu'au 24 mai, aux Magasins généraux, à Pantin (Seine-Saint-Denis). Entrée libre. Rens. : cdn.fr

Aucune nostalgie ici, plus de fétichisation, juste l'obstination de fixer ce qui reste quand tout s'est retiré.

labeur invisible : récolter l'osier, le trier, fabriquer des épis, recommencer dans le froid humide. Ce n'est plus l'objet qui compte, mais la chaîne de gestes qui l'a rendu possible.

Deux guitares roses suspendues, pour un *Concert de cordes pincées* (Jacques Averna), des costumes rituels aux couleurs d'oiseaux (*Flags Parade*, de Darius



Les brins d'osier de Clara Denidet (*la Part inouïe*) dressent la partition d'un labeur invisible. DROITS RÉSERVÉS